

Nathalie Georges
Année Universitaire 2019-2020

DU Animaux et sociétés – Université Rennes 2

*Rencontres entre animaux.
Quand humains et non humains se font face.*

Sous la direction d'Emilie Dardenne

SOMMAIRE

Introduction.....	3
I. Le zoo, dispositif phare du naturalisme.....	7
1.1 - Historique : de la ménagerie privée au parc zoologique.....	7
1.2 - Une analyse critique du zoo : altérité exotique et autres grands récits du zoo.....	9
1.2.1. De la cage épurée à l'habitat reconstitué : 4 phases de représentation de la nature.....	9
1.2.2. Exotisme et frontière homme/animal : quels mondes présente le zoo ?.....	15
II. Territoires et modalités d'une rencontre renouvelée entre animaux humains et animaux non humains.....	19
2.1- Espaces alternatifs de préservation et d'existence pour la faune sauvage.....	19
2.1.1. Le sauvage : définitions et plans d'action entre l'Europe et les Etats-Unis (18 ^{ème} – 21 ^{ème} siècles).....	19
2.1.2. Espaces protégés, espaces séparés ?.....	22
2.2 - Apprendre à connaître les animaux non humains : quels dispositifs d'observation non invasifs ?.....	26
2.2.1 – Pour une éthologie des animaux sujets.....	26
2.2.2 – Rencontre avec des animaux sauvages : quand le désir est réciproque....	29
Conclusion.....	32
Bibliographie.....	36
Annexes.....	38

Introduction

L'envie de voir, d'approcher et de comprendre les animaux non humains - et en particulier les animaux sauvages - accompagne l'homme depuis fort longtemps. Premiers sujets de représentation pour l'art pariétal, les animaux non humains n'ont pas fait qu'alimenter l'homme de manière littérale. Ils ont aussi nourri sa quête identitaire et servi de supports de projections et/ou de repoussoirs pour questionner l'altérité, positionnant ladite exception culturelle humaine comme référent hiérarchique absolu. Dans un monde occidental encore régi par la dichotomie ontologique nature/culture, la rencontre entre l'homme et les animaux dits sauvages rime bien souvent avec captivité, traque, expérimentations, unilatéralisme et objectivation. Si l'élan à découvrir les autres êtres vivants n'est en soi pas blâmable, peut-on seulement imaginer qu'il puisse s'exercer dans la reconnaissance d'une forme d'inter-subjectivités ? Où et comment peuvent avoir lieu des rencontres entre animaux humains et animaux non humains qui soient respectueuses des modes de vie et des sensibilités de ces derniers ?

Ce dossier prendra le parti de considérer uniquement les relations entre humains et animaux dits sauvages, quand celles-ci sont fondées, d'abord positivement, sur la curiosité, l'envie d'aller vers, d'être en présence, de rencontrer. Ne seront donc pas étudiées les relations qui s'exercent dans le cadre de la domesticité, ni celles qui se jouent dans l'élevage ou l'expérimentation en laboratoire. En effet, ce que nous souhaitons interroger ici, ce sont les enjeux et les modalités d'un appétit pour le sauvage, quand, a priori, il ne s'agit ni de transformer la bête en mets ni de lui faire une place dans la domus. Quand la relation n'a, en apparence, d'autre but pour l'humain que de sentir l'animal vivre, de le voir en chair et en os être devant soi, comme une question adressée à l'autre, et peut-être, avant tout, à soi-même. Qui sommes-nous ?

Ce versant apparemment désintéressé, curieux, de la relation entre humains et animaux sauvages sera nuancé voire contredit lorsque nous considérerons l'histoire des différents dispositifs élaborés par l'humain pour organiser cette mise en présence. Tenter de répondre à la question que nous posons - un face à face équitable et désirable pour les deux parties est-il possible ? - nous demandera en effet d'étudier les modèles préalablement mis en place pour organiser la relation entre humains et non humains sauvages ; modèles qui, s'ils ont connu de nombreuses évolutions et révisions discursives, ont des survivances bien contemporaines. Pour en savoir où nous en sommes aujourd'hui, après quelques décennies de d'élaboration des animaux non humains comme sujets d'études pluridisciplinaires en sciences sociales, il

faudra en effet chercher d'où nous sommes partis et ce qu'il reste à déconstruire de positionnements hérités d'autres époques pour imaginer une véritable « libération animale »¹.

La première partie traitera ainsi de l'histoire du zoo, figure incontournable, modélisante et emblématique des dispositifs mis en place par les hommes pour rencontrer les animaux dits sauvages. Nous prendrons ici appui sur les écrits de chercheurs tels qu'Eric Baratay et Jean Estebanez, qui mettent en perspective l'évolution de ces espaces dédiés à la monstration de bêtes exotiques avec l'histoire des régimes politiques, celle des conquêtes territoriales mais aussi avec les débats philosophiques et scientifiques opérant dans une société occidentale qualifiée par l'anthropologue Philippe Descola de naturaliste². Encore fortement plébiscité en ce premier quart de 21^{ème} siècle, le zoo prend sa source dans les collections animalières présentes dès l'Antiquité et qui se systématisent à partir du 15^{ème} siècle. Mettre à jour ces origines et les mutations du zoo au fil des époques permettra de mieux le saisir en tant qu'espace idéologique dans lequel a évolué la distribution des rôles entre animaux humains et animaux non humains. En prise directe avec les usages du public, dont les attitudes et les attentes ont pu faire l'objet d'études sociologiques, le zoo, pour rester populaire, doit s'adapter aux changements qui s'opèrent dans les mentalités et les sensibilités, même si celles-ci ne peuvent évidemment pas être saisies comme un tout homogène, sans dissensions ni controverses. Ainsi quand, à partir des années 1970, se font entendre des inquiétudes plus systématiques quant à l'environnement, aux menaces planant sur la biodiversité, quand aussi commencent à se faire entendre des voix qui en appellent à une autre considération des individus animaux, le zoo retravaille ses objectifs, sa scénographie et son discours. Il se positionne alors comme un conservatoire oeuvrant au sauvetage d'espèces menacées et comme le média par excellence d'une sensibilisation à la préservation des écosystèmes. Le zoo ne serait alors plus là pour divertir, mais pour éduquer, dresser des forteresses contre la dévastation écosystémique et organiser l'élevage des espèces à conserver. Ce nouvel argumentaire fera l'objet d'une analyse critique par différents auteurs tels que ceux précédemment cités, qui relèveront une difficile mise en cohérence entre les enjeux idéologiques avancés par ces établissements, leurs enjeux économiques moins transparents et les pratiques de publics qui a priori ne consomment pas le zoo comme un espace

¹ L'expression fait référence au titre du livre du philosophe américain Peter Singer, paru en 1975 et faisant figure de pionnier quant à la formulation d'une éthique animale.

² Philippe Descola distingue 4 systèmes ontologiques, dont celui de la société occidentale, le naturalisme, qui distingue nature et culture, la nature étant ce qui ne relève pas des traits distinctifs de l'espèce humaine, et des savoirs et savoir-faire humains.

d'apprentissage mais plutôt de récréation. Le grand récit de la conservation sera aussi mis en perspective avec ses effets dans la réalité, sur la base d'études montrant notamment la très faible proportion d'espèces menacées présentes dans ces établissements. Enfin, si les zoos ont grandement investi dans des mises en scènes de plus en plus réalistes, cherchant à mettre leurs pensionnaires en situation et à invisibiliser la captivité (vitrines et fossés de séparation plutôt que barreaux), leur principe même est de plus en plus stigmatisé comme celui de l'enfermement intolérable d'êtres qu'il s'agit de réhabiliter dans leur statut de sujets. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'envisager des voies pour maintenir ou restaurer des équilibres au sein du monde vivant, de permettre une juste mise en relation entre les êtres, le zoo apparaît comme un modèle caduque.

C'est à partir de ces lectures critiques que seront envisagées, dans une deuxième partie, des alternatives, d'abord pour la préservation des espèces in situ et le maintien d'habitats naturels, ensuite pour un repositionnement ontologique de l'humain face au non humain et du non humain face à l'humain. Pour Eric Baratay, le paradoxe premier du zoo est de mettre en spectacle des animaux captifs censés représenter un état sauvage qu'ils ont soit quitté depuis longtemps, soit même qu'ils n'ont jamais connu. A l'opposé de cette artificialisation, c'est l'idée même de sauvage que nous pourrions reconsidérer dans ses évolutions idéologiques et géographiques, entre l'Angleterre du 18^{ème} siècle, l'Amérique des pionniers et l'Europe qui, depuis les années 1980, organise des réseaux d'espaces protégés à « haute naturalité ». Face aux urgences climatiques et environnementales, la création de réserves constitue des îlots de nature éloignés des activités de l'homme et mets en défens des animaux qui ne pourraient sortir gagnants d'une relation trop constante avec les humains. Si ce partage des terres peut sembler équitable et absolument nécessaire pour sauver ce qui peut l'être, des auteurs tels que Baptiste Morizot, Ninon Maillard et Stéphanie Chanvallon nous disent que cette pratique ne peut constituer toute la solution, voire qu'elle peut desservir une juste cohabitation des humains et des non humains. Parce qu'à protéger de manière absolue, on finit aussi par séparer, de manière tout aussi absolue. Si le zoo, bien qu'il s'en défende aujourd'hui, repose sur le spectacle de cette séparation, la réserve, selon l'historienne du droit Ninon Maillard, emprunte au même modèle, celui d'un monde géré par l'humain qui se place en grand ordonnateur et spectateur, hors du jardin dont il a été exclu. Pour le philosophe Baptiste Morizot, à l'ère de l'Anthropocène, il n'est plus question de territoires à part, de la possibilité

d'une pure *wilderness*³ telle que rêvée par les romantiques anglais, mais d'une cohabitation généralisée des êtres vivants, ce qui n'indique en rien une réduction des altérités. Sur des territoires partagés, des modes d'existence différents peuvent cohabiter, et, éventuellement, se rencontrer. C'est alors qu'il faut pouvoir envisager ces existences alternatives en les laissant libres d'exprimer toutes leurs potentialités. Aller sur d'autres terrains, munis d'autres outils pour, selon l'expression de l'anthropologue Stéphanie Chanvallon, « libérer des vies emprisonnées »⁴. Il ne suffit pas pour cela d'ouvrir les cages, il faut aussi modifier la manière de chercher ce que sont les animaux, pour espérer vraiment les rencontrer. Avec ces auteurs, engagés sur le terrain et suivant des pistes animales, nous considérerons la possibilité d'une éthologie des animaux sujets, hors des laboratoires et des protocoles par trop modélisant, une éthologie attentive aux signes et aux phénomènes, qui restitue aux animaux des désirs et des singularités, sans plus de volonté de les hiérarchiser. Nous interrogerons là les possibilités d'un véritable face à face, dans lequel l'homme n'est plus le seul voyeur ni le seul décisionnaire de l'acte de rencontrer, défini ainsi par la phénoménologie : « entrer en relation, de manière intentionnelle, avec autrui et le monde »⁵.

³ Traduit généralement en français par « sauvage », le mot américain *wilderness* vient du vieil anglais *wildeer or ness* - lieu où vivent les bêtes sauvages

⁴ Chanvallon, Stéphanie. « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques », *Natures Sciences Sociétés*, vol.24, no. 1, 2016, pp. 57-66.

⁵ <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition-rencontrer/>

I - Le zoo, dispositif phare du naturalisme

1.1 - Historique : de la ménagerie privée au parc zoologique

Dans un ouvrage coécrit avec Elisabeth Hardouin-Fugier⁶, l'historien Eric Baratay présente la ménagerie comme ancêtre direct du zoo. Si une définition actuelle – « lieu où sont réunis des animaux dangereux, exotiques ou rares destinés à être montrés au public »⁷ - peut la faire confondre avec le parc zoologique du 19^{ème} siècle, sa première audience ne dépasse pourtant pas le cercle proche du souverain. Collections personnelles des monarques dès l'Antiquité, les ménageries ont comme première vocation de satisfaire aux besoins de distraction et de prestige des hommes de pouvoir et de leur cour.

Les 15^{ème}, 16^{ème} et 17^{ème} siècles, soit l'ère dite des grandes découvertes, ont constitué une période phare pour la multiplication des ménageries princières, un peu partout en Europe. Lions, tigres, singes, éléphants, oiseaux et autres créatures exotiques aux couleurs et parures fascinantes furent ainsi du voyage dans les navires des explorateurs de la Renaissance, au même titre que les épices et autres trésors rapportés au pays comme preuves de leurs découvertes. Chaque jour sont débarqués des animaux qui arrivent parfois en piteux état après de longues semaines de transit en mer. Il faut imaginer l'entreprise colossale qu'ont constituée ces déplacements d'animaux, prélevés dans les faunes d'Afrique et d'Asie par les puissances française, anglaise, allemande et italienne principalement. Eric Baratay⁸ restitue l'histoire de ces traversées à haut risque qui ont vu périr un nombre considérable d'animaux malmenés par des trajets au long cours et à l'ergonomie déplorable. Les témoignages d'anciens chasseurs au 19^{ème} siècle permettront d'évaluer les pertes à la capture entre 15 et 80%. Autre cause de mortalité longtemps restée taboue : la destruction des animaux adultes pour la prise des petits. Une fois embarqués, les animaux étaient conditionnés dans des cages étroites, assimilés à du « matériel emballé », qu'il fallait pourtant bien nourrir : 400 moutons furent ainsi montés à bord d'un navire de la compagnie des Indes en 1770 pour nourrir deux tigres de

⁶ Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècle)*. Paris, La Découverte, 1998.

⁷ <https://www.cnrtl.fr/definition/ménagerie>

⁸ Baratay, Eric. « "Ramenez-les vivants!" : de la savane au zoo ». *Le bestiaire des voyageurs*, n° spécial *Chemins d'étoiles*. Paris : Transboréal, 2006, 13, p. 82-89

Chandernagor. Faute de connaissances réelles sur les animaux « découverts », la nourriture qui leur est attribuée est le plus souvent inappropriée et source de carences, voire de maladies. La durée du voyage sur ces navires de commerce est par ailleurs soumise aux aléas du fret et aux étapes demandées par les passagers. Parmi les animaux ayant survécu aux conditions médiocres de la traversée et aux très nombreux naufrages recensés jusqu'au 19^{ème} siècle, certains périssent à leur arrivée sur les côtes méditerranéennes, faute de pouvoir s'acclimater. Selon les témoignages d'anciens capteurs d'animaux, pour chaque animal présenté dans un zoo, un cirque ou dans les baraques foraines au début du 20^{ème} siècle, dix animaux ont été préalablement tués⁹. Entreprises démesurées donc, à la hauteur des appétits gargantuesques de cette Europe qui, en préambule de ses expansions colonisatrices, veut découvrir, connaître, s'approprier, étonner et divertir. Qui veut également montrer la puissance de ses souverains et de sa haute aristocratie, seules castes assez fortunées pour assumer les charges de ces délocalisations pharamineuses.

Avant l'invention du chemin de fer, c'est à pied, à travers les pays, que transitent hommes et animaux. Ces déambulations nourrissent la passion des bêtes étranges et spectaculaires, que le public finit lui aussi par réclamer. A l'ère des ménageries princières va ainsi succéder, au 19^{ème} siècle, celle des cirques, des foires et des jardins zoologiques. Le développement de moyens de transport plus modernes, avec la multiplication des bateaux à vapeur et la création des chemins de fer, contribue à réduire les coûts pour alimenter ces nouveaux espaces de présentation publique d'animaux sauvages. Si la monstration de ces bêtes venues d'ailleurs prend la voie du divertissement populaire, elle devient aussi, dès le 18^{ème} siècle, objet de science, avec la création des muséums d'histoire naturelle. D'abord soumises aux caprices des princes, les opérations de collecte deviennent plus rationnelles. Les plus grands parcs zoologiques d'Europe profiteront de ces missions scientifiques pour saisir les « pièces » manquantes de leurs collections.

Dans cette évolution de la collection d'animaux exotiques, Eric Baratay relève un triple changement : de statut, de destinataire mais également d'environnement¹⁰. Alors que la ménagerie était la propriété de monarques ou de grandes fortunes, le jardin zoologique est quant à lui national, municipal ou sous la tutelle d'actionnaires privés. Il quitte le modèle du

⁹ Baratay, Eric. « "Ramenez-les vivants!" : de la savane au zoo ». *Le bestiaire des voyageurs*, n° spécial *Chemins d'étoiles*. Paris : Transboréal, 2006, 13, p. 82-89

¹⁰ Ibid.

jardin à la française pour la tradition anglaise¹¹ et ouvre ses portes à un public qui n'est plus celui de la cour des princes mais une population majoritairement citadine qui s'y rend pour ses loisirs. On pourrait noter ici un premier glissement dans l'économie du regard, glissement politique tout autant qu'esthétique. D'abord organisée pour et à partir du regard du prince, la ménagerie renaissante organise le spectacle des animaux à partir d'un bâtiment central qui installe un point de vue dominant. Ainsi à la ménagerie de Versailles (1664)¹², les animaux sont dispersés en 7 cours disposées en éventail de part et d'autre du pavillon octogonal qui occupe le centre. La vue s'organise pour le roi, sa cour et ses invités, artistes et naturalistes, qui viennent y chercher l'inspiration et des sujets à observer. C'est le spectacle de la curiosité, de la rareté et du raffinement qui se joue là, celui de la connaissance aussi, renvoyant au roi et à ses courtisans l'image de la luminosité et de la richesse de ce règne astral. Le jardin zoologique ouvre quant à lui ses portes pour une déambulation entre ses allées et amorce la progressive vulgarisation d'une animalité construite comme exotique et symbole de sauvagerie. Production du 19^{ème} siècle, le jardin zoologique connaîtra des déclinaisons et des modifications structurelles, en parallèle des considérations nouvelles portées notamment sur la condition animale. Jean Estebanez, géographe, et Eric Baratay se sont penchés sur ces évolutions et proposent une analyse critique de ce qu'ils envisagent comme la théâtralisation du sauvage ».

1.2 - Une analyse critique du zoo : altérité exotique et autres grands récits du zoo

1.2.1. De la cage épurée à l'habitat reconstitué : 4 phases de représentation de la nature

Eric Baratay met en parallèles les différentes versions de ces espaces dédiés à la présentation d'animaux sauvages avec différentes représentations de la nature. En effet, ménageries princières, jardins zoologiques et parcs animaliers plus contemporains sont envisagés comme des espaces dans lesquels se montre et se démontre avant toute chose la place de l'homme parmi les vivants. Ces espaces étant le fait de l'Occident, nous pouvons de

¹¹ « En Occident, les deux grands types de jardins, s'agissant de compositions importantes, à ambition esthétique ou symbolique, sont le jardin régulier, qui impose sa symétrie à une nature domestiquée (jardin italien de la Renaissance, jardin "à la française" du XVIIe s.), et le jardin paysager, qui simule le pittoresque d'un paysage naturel varié (jardin anglais ou "anglo-chinois" des XVIIIe et XIXe s. » [Le petit Larousse illustré 2002]

¹² cf annexe n°1 p. 38

suite préciser : la place de l'homme occidental parmi les vivants, humains et non humains. « Ces espaces fermés, rassemblant des animaux le plus souvent sauvages, indigènes ou exotiques, construits et agencés de la main de l'homme, donc totalement artificiels, constituent une représentation de la faune sauvage telle qu'elle est considérée ou telle qu'elle est souhaitée et, par là, livrent le regard de l'homme sur la nature »¹³. C'est parce que les sensibilités évoluent, dit aussi Eric Baratay, que ces espaces changent. Jean Estebanez propose quant à lui un découpage en 4 phases distinctes, correspondant selon lui à 4 étapes politiques et sociétales distinctes¹⁴. Premier jalon historique : la période pré-révolutionnaire. Il s'agit alors pour les rois de montrer qu'ils peuvent « donner ordre à la nature »¹⁵. Entre volonté de domination et fascination, les bêtes sont collectionnées pour leur statut de « merveilles extraordinaires », au même titre que d'autres extravagances naturelles issues du monde végétal. Sans utilité définie, ces « objets » animaux et végétaux se rapprochent du statut d'œuvres d'art. Les posséder marque le fait, pour l'aristocratie, d'être déagée des nécessités matérielles, à la différence du peuple¹⁶. Fascinés par la singularité et l'inventivité de ces artefacts naturels, les artistes et savants cherchent quant à eux à produire le grand inventaire de la nature. « La nature représentée dans les ménageries des 16^{ème}- 18^{ème} siècles est une nature de collectionneurs.¹⁷ » dit Eric Baratay, rejoint par Jean Estebanez pour qui la deuxième phase de l'histoire du zoo intervient avec le règne de la logique encyclopédique, après la Révolution. La curiosité doit donner lieu à la connaissance. La nature devient objet scientifique. Fondés par des naturalistes, les premiers jardins zoologiques, créés au 19^{ème} siècle dans toutes les grandes villes d'Europe, reposeront sur cette conception. La faune prélevée doit faire l'objet d'une classification, aussi la scénographie de ces espaces est-elle d'abord sans décorum, optant pour la succession simple de cages grillagées qui exposent les animaux dans des vitrines ou sur des présentoirs. L'objectif : se doter d'un outil permettant d'observer les spécimens extraits de leur environnement, et se dispenser ainsi d'une observation in situ. L'animal est installé dans un écrin épuré pour être observé scientifiquement.

¹³ Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. « Les représentations de la nature : l'exemple des zoos. » In *Raison Présente*. Paris : Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

¹⁴ Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques et la ville : Quelle nature pour le Biodôme de Montréal ? », *Annales de géographie*, vol. 652, no. 6, 2006, pp. 708-731

¹⁵ Ibid.

¹⁶ cf annexe n°2 p. 38

¹⁷ Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. « Les représentations de la nature : l'exemple des zoos. » In *Raison Présente*. Paris : Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

Cette démarche de classification va de pair avec la volonté de la plus grande énumération possible, aussi la recherche de « nouveautés » est-elle une constante. Enumérer la nature est à cette époque « un moyen symbolique d'imposer un ordre rationnel, artificiel, au foisonnement de la vie et d'affirmer ainsi la mainmise de l'homme occidental sur le monde »¹⁸. Il s'agit là pour Jean Estebanez de la 3^{ème} phase de l'histoire du zoo, celle de la colonisation. Au 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle, les peuples colonisateurs cherchent à faire la démonstration de leur pouvoir. Domptés, engagés, exhibés, les fauves d'Afrique montrent, par effet de métaphore, que la civilisation occidentale s'impose hiérarchiquement sur les environnements naturels dans lesquels ces animaux ont été prélevés. Sur les populations humaines également, dont les colons n'hésitent pas prélever quelques « échantillons » les plus représentatifs, pensés comme les plus proches d'un état de nature, à l'exact opposé du monde civilisé et industrialisé. L'historien Pascal Blanchard fait le récit de ces exhibitions de « sauvages » pratiquées du milieu du 19^{ème} jusqu'aux grandes expositions coloniales des années 1930¹⁹. Aux côtés des tigres, lions, singes et autres animaux d'Afrique, Indiens d'Amérique, Papous, Pygmées, entre autres individus dits primitifs, viennent jouer le rôle de l'anachronisme et de la préhistoire. Figures d'une altérité radicale, ils disent en négatif la puissance des pays qui ont pris le train de la révolution industrielle. Plus de 35000 individus seront ainsi délocalisés pour être exhibés de force lors de ces grandes parades, qui attireront quelques milliards de spectateurs en Europe et aux Etats-Unis, venus en masse assister au spectacle du sauvage. Ces élans de naturalisation du sauvage visent donc, à cette époque, aussi bien animaux humains qu'animaux non humains. Ils instituent une forme de racisme et de spécisme qui, de scientifiques, vont devenir populaires.

La reconstitution d'habitats dits naturels va parallèlement apparaître dans les jardins zoologiques. La civilisation du progrès veut y offrir le spectacle de ce qu'elle est parvenue à maîtriser avec, peut-être déjà, un peu de nostalgie envers ce qu'elle n'est plus. Pour travailler la vraisemblance, à défaut de la véracité, de ce grand récit, la présentation des animaux évolue. L'ouverture au public des collections animalières va accélérer la mutation de leur scénographie et proposer une autre représentation de la nature. Auprès des populations nombreuses et hétérogènes qui poussent les portes des jardins zoologiques, la logique classificatoire ne fait plus mouche. Le public affiche des préférences pour quelques bêtes qui,

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Blanchard, Pascal et Victor-Pujebet, Bruno. *Sauvages : au cœur des zoos humains*. Bonne Pioche Productions, Arte France, décembre 2017

dit l'historien, « possèdent ainsi une plus grande valeur d'exhibition que les autres »²⁰. Premières stars du zoo, les fauves, que les récits des explorateurs, des militaires et des chasseurs ont placés du côté de la férocité et de la cruauté. Eric Baratay parle ici d'une « vision fantasmée de la nature, conçue comme un déchaînement incessant des instincts et des fureurs, comme une perpétuelle cruauté associant la mort et la vie, à mettre en relation avec la conception romantique de l'existence et avec la lutte pour la survie de Darwin »²¹. Entre peur et fascination, le public se rassure derrière les grilles et apprécie le spectacle d'animaux domptés. Autre espèce plébiscitée, celle des chimpanzés qui, cherchant le contact des hommes, apparaissent plus coopérants à leur captivité, symbolisent la domestication et, par extension, les ressources promises à une Europe en pleine expansion. La nature mise en scène dans les premiers jardins zoologiques du 19^{ème}, est une nature « vaincue, domestiquée et soumise aux intentions des hommes d'une Europe conquérante à l'heure de la colonisation »²².

Si les usages fait par ces premiers publics des jardins zoologiques remettent en question leur priorité scientifique, ce n'est qu'au début du 20^{ème} siècle, avec un public plus citadin, qu'est formulée la première véritable critique de la cage, présentée comme une geôle. La volonté n'est plus seulement de voir les animaux ex nihilo mais de les voir évoluer dans un contexte correspondant le plus possible à ce que l'on peut imaginer être leur environnement naturel. A la fin 19^{ème} siècle, les animaux de zoo sont banalisés, nous dit Jean Estebanez, aussi va-t'il s'agir de les « re-exotiser » via des décors suggérant l'ailleurs. A l'ère de la juxtaposition de cages épurées, répondant à la logique taxonomique de classification des espèces, va succéder celle du « paysage zoologique »²³ qui situe les animaux dans des environnements. Carl Hagenbeck (1844 – 1913), chasseur et marchand d'animaux sauvages allemand, jouera un rôle clé dans cette évolution des jardins zoologiques qui, progressivement, vont prendre la dimension de parcs. Créateur du « paysage zoologique », Carl Hagenbeck proposera un nouveau modèle de zoo qui sera repris avec succès en Europe et aux Etats-Unis. Dans ses entrepôts à Stelligen²⁴, près de Hambourg, Hagenbeck créera la première mise en scène du genre, organisant le paysage par plans successifs, à partir du point

²⁰ Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. « Les représentations de la nature : l'exemple des zoos. » In *Raison Présente*. Paris : Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

²¹ Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. « Les représentations de la nature : l'exemple des zoos. » In *Raison Présente*. Paris : Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

²² Ibid.

²³ Estebanez, Jean. « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action ». *Les Carnets du paysage*, 2011, vol.21, pp.170-185

²⁴ cf annexe n°3 p. 39

de vue central du visiteur, et le rythmant par des barres rocheuses²⁵. Innovation d'importance dans ce dispositif inaugural, l'abandon des barreaux qui marquaient de manière trop manifeste la captivité. Des rochers en béton permettent aux animaux grimpeurs de prendre de la hauteur et des fossés empêchent la fuite des bêtes, sans marquer trop visiblement la séparation d'avec les hommes. Le zoo de Vincennes sera conçu sur ce nouveau modèle d'espace zoologique « désormais perçu comme un îlot naturel, ambassade d'une nature sauvage que l'on ne veut plus soumettre mais de plus en plus connaître et préserver » écrit Eric Baratay²⁶. L'historien n'omet pour autant pas de révéler l'envers du décor : « même si les enclos bétonnés n'offrent qu'une nature factice tandis que les étangs dits libres sont souvent garnis d'oiseaux aux ailes mutilées pour qu'ils ne s'envolent.²⁷ »

Il n'empêche que la proposition d'Hagenbeck accompagne une évolution des mentalités qui aboutira, dans les années 1980, à la formulation d'une critique plus radicale du zoo. C'est la 4^{ème} phase de l'histoire du zoo décrite par Jean Estebanez, celle de la libération animale. Elle fait écho à l'émergence d'une conscience écologique plus importante, née en Europe après la deuxième guerre mondiale suite à la constatation des dégâts causés par le pillage de la faune africaine. Elle correspond également à la formulation d'une éthique animale qui va engager la définition et la défense du bien-être animal. Cette évolution des mentalités conduira, si ce n'est à la fermeture des zoos, dont le succès n'a jusque là pas été démenti, tout au moins à une reformulation de leurs objectifs officiels. Le Biodôme de Montréal, inauguré en 1992, est un exemple significatif de cette redéfinition. Son objet phare, ainsi que le nomme Anne Castelas²⁸, muséologue, n'est désormais plus tant les individus animaux, ni même les espèces, que les écosystèmes. A l'heure de la dévastation systémique des faunes et des flores sauvages, le Biodôme se promet comme un espace de préservation et de patrimonialisation de l'environnement avec la reconstitution d'espaces immersifs à valeur voulue fortement didactique. Faire déambuler les visiteurs dans des « capsules d'environnement »²⁹, succession de biotopes reconstitués, c'est chercher, selon le projet affiché de l'institution, à le sensibiliser à la nécessité de préserver une biodiversité fragilisée. Anne Castelas note à ce propos la volonté des concepteurs du Biodôme de mettre en avant un certain type de relation à la nature faisant référence au mode de vie des premières nations, en lien avec les saisons et n'opérant

²⁵ Cf. annexes

²⁶ Eric Baratay, Elisabeth Hardouin-Fugier. Les représentations de la nature : l'exemple des zoos. Raison Présente, Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

²⁷ Ibid.

²⁸ Castelas, Anne. « L'objet phare au Biodôme, les enjeux du zoo contemporain ». *Conserveries mémorielles* [En ligne], 2016, 19. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/cm/2345>

²⁹ Ibid.

pas plus de prélèvements dans la faune et la flore que ceux nécessaires à la survie.

Si la sensibilisation à l'environnement et la réconciliation avec la nature sont ainsi affichés comme premiers objectifs du Biodôme, dans la réalité, dit Anne Castelas, usages et enjeux sont un peu différents. Relevant la grande proportion de paysages canadiens et québécois parmi les écosystèmes représentés au sein du Biodôme, Anne Castelas analyse ici la tentative d'une construction identitaire. Dépourvu de patrimoine architectural significatif, à la différence de l'Europe, le Canada investit le paysage comme élément majeur de son identité nationale. La chercheuse rapporte à ce propos la controverse ayant opposé les concepteurs du Biodôme et des associations de défense de la cause animale à propos de l'introduction de Bélugas au sein de la structure. La présence de cet animal sauvage emblème du Québec au sein de ce parc zoologique nouvelle génération aurait participé, selon les associations, à une forme de nationalisation de la nature, soit d'instrumentalisation, ce qui aurait particulièrement contrevenu avec l'objectif de respect annoncé. De même que le fait d'effectuer, à des fins pédagogiques mais également plus certainement économiques, des prélèvements en milieu naturel. Suite à cette controverse, le projet d'introduire des bélugas au sein du Biodôme a été abandonné. Autre contradiction discursive repérée par Anne Castelas, le refus affiché, d'un côté, d'une politique de vedettariat d'espèces et de l'autre l'utilisation comme logo du manchot royal. Pourquoi, demande la chercheuse, si le projet scientifique du lieu veut suivre le cahier des charges d'une nouvelle éthique environnementale et placer la présentation des écosystèmes en avant-scène, mettre en lumière une seule espèce parmi les 230 espèces animales et les 750 espèces végétales présentes au Biodôme ? Parce que, analyse-t-elle, le public plébiscite avant toute chose les animaux et notamment ceux qui, comme le manchot, font figure d'emblème.

Ici voit-on un exemple de dynamique pouvant se jouer entre intentionnalité des structures utilisant la présentation d'animaux sauvages et us et coutumes des visiteurs. Dans l'analyse critique du zoo contemporain, l'approche sociologique n'oublie pas de porter son regard sur l'ensemble des composantes de tels dispositifs : discours, espaces, acteurs et utilisations. Car, avance Jean Estebanez, jardins ou parcs zoologiques sont bien des dispositifs spatiaux dont le mode d'activation est à rapprocher de celui du théâtre. Les zoos écrit-il « sont des théâtres du vivant dont la fonction principale est de montrer. On y trouve notamment une scène, des acteurs-animaux, des soigneurs-acteurs, un public et une mise en scène. Un des éléments centraux de la pièce qu'ils présentent est la relation entre les humains et les

animaux. Dans celle-ci l'institution, comme le public, testent continuellement cette frontière entre les êtres.³⁰ »

1.2.2. Exotisme et frontière homme/animal : quels mondes présente le zoo ?

Pour faire émerger les narrations proposées au public du zoo, Jean Estebanez reprend la notion de grand récit formulée par Jean-François Lyotard dans son analyse de la postmodernité. Fictions historiques, constructions culturelles, les grands récits proposent une lecture du réel dont la force opère tant qu'elle n'a pas été dévoilée comme ce qu'elle est majoritairement, un artefact politique. Quelle lecture du réel nous propose donc le zoo ? Nous l'avons vu précédemment, dans ses versions pré-20^{ème} siècle, le zoo a tour à tour été un outil de démonstration de la puissance politique, économique et culturelle des princes d'Occident. Au 19^{ème} siècle, il sert également de lieu d'exposition et d'étude pour la science. Dans ses cages étroites, un animal est présenté seul la plupart du temps, en charge de représenter son espèce, spécimen utilisé pour convoquer l'universel. Avec l'avènement du paysage zoologique, le rôle attribué aux animaux change. Acteurs dramatiques, ceux-ci doivent être à la fois « actifs, présents, visibles (...), « jouer à l'animal » » et être les porte-drapeaux du monde libre et sauvage³¹.

Premier récit délivré par le zoo, celui qui en fut à l'origine et qui continue d'en être le principe ordonnateur : l'exotisme. S'appuyant sur la définition du terme par le Larousse - qui n'est pas sur son sol naturel, qui appartient aux pays étrangers, qui n'appartient pas à la civilisation de référence – Jean Estebanez voit en la notion d'exotisme l'outil politique d'un Occident qui se place en spectateur d'un ailleurs qu'il a au préalable colonisé et institué en décor. La définition et la présentation de cet ailleurs, omniprésente dans tous les zoos du monde, suggère un pendant, un ici qui se donne comme centre. C'est à partir du point de vue occidental que tigres, éléphants, alligators et autres espèces stars des parcs zoologiques peuvent être présentées comme exotiques. Ce point du vue du centre vers la périphérie est à ce point institué et dominant, relève le chercheur, que même dans les zoos d'Afrique ces animaux continuent d'incarner cette distanciation, naturalisant un ailleurs à la fois spatial et temporel, un « âge d'or supposé où la technologie ne s'intercalait pas entre l'homme et la

³⁰ Estebanez, Jean. « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action ». *Les Carnets du paysage*, 2011, vol.21, pp.170-185

³¹ Estebanez, Jean. « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action ». *Les Carnets du paysage*, 2011, vol.21, pp.170-185

nature »³². Ainsi le zoo d'Abidjan possède-t'il des lions, des éléphants et même un « village africain ». Le cœur des collections est le même partout dans le monde. Sans tigre, sans éléphant, sans lion ou sans singe, le zoo perd son statut. Le zoo ne présente pas des individus animaux mais des animaux génériques, chargés de signifier des territoires. Non pas un lion, mais le lion d'Afrique, non pas un éléphant, mais l'éléphant d'Asie, etc. Les cartes proposées aux visiteurs offrent la vision d'un monde miniaturisé et simplifié, avec une surreprésentation de l'Afrique et d'autres territoires tropicaux et, a contrario, l'évacuation de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Celui qui regarde est exclu du tableau. Exception à la règle, sur la carte du zoo de Bâle³³ apparaît une chèvre d'Europe, caressée par un enfant, seule figuration humaine dans ce monde dessiné par et pour l'Occident. Pour Jean Estebanez, l'opposition est claire : d'un côté « les fauves et les éléphants renvoient les visiteurs aux images de safari quand les chèvres naines renvoient à l'image assez idéalisée et apaisante pour un citadin de la ferme »³⁴. D'un côté l'Afrique et la sauvagerie, de l'autre l'Europe et la domesticité, l'Occident et la civilisation.

D'autres éléments de mise en scène contribuent à cette peinture de l'ailleurs, artifice dont la vraisemblance prévaut, pour le public aussi bien que pour l'institution, sur la véracité. Jean Estebanez prend l'exemple de l'enclos des éléphants au zoo de Buenos Aires³⁵. Entièrement minéral, plateau de béton exposant constamment l'animal aux yeux du public dont il n'est séparé que par un fossé, l'enclos n'est « contextualisé » que par le bâtiment d'hivernage qui, en arrière-plan, évoque un temple hindou. Une foule en prière, un dieu en position de yoga et des signes n'appartenant à aucune langue constituent son ornementation, ne produisant pas d'autre message que celui de l'altérité. Fait révélateur, l'éléphant présenté dans cet enclos était en fait originaire d'Afrique et non d'Asie, ce qui illustre parfaitement, selon le chercheur, que la connaissance zoologique n'est pas le but premier du zoo. Le public vient chercher en priorité de quoi nourrir son imaginaire de l'ailleurs, autrement véhiculé par la littérature et le cinéma. Les zoos ne cherchent pas la présentation de localisations réelles, contemporaines. Ils offrent la représentation d'espace-temps imaginaires, avec une prédilection pour un âge d'or supposé, celui de civilisations anciennes qui auraient connu une forme d'harmonie entre les hommes et la nature.

³² Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main ». *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2008, tome 148, pp. 89-105.

³³ Carte étudiée lors de la visite réalisée par Jean Estebanez au zoo de Bâle en mars 2008

³⁴ Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main ». *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2008, tome 148, pp. 89-105.

³⁵ Ibid.

Le deuxième grand récit du zoo relevé par Jean Estebanez découle directement de cette idée de paradis perdu et s'écrit en lien avec les mouvements de contestation sociale des années 1960-1970. Dans un contexte d'amplification d'une prise de conscience environnementale et avec les premières amorces d'un droit des animaux, la légitimité des zoos commence sérieusement à être remise en cause. Des travaux en éthologie tendent à déconstruire la séparation franche homme/animal et l'enfermement d'êtres vivants, dont la sensibilité commence à faire parler d'elle, est moins marginalement montré du doigt. Face à l'évolution des sensibilités, le zoo révisé son discours et présente officiellement d'autres objectifs. À l'évidence d'une disparition massive d'espèces, les zoos répondent en se présentant comme des conservatoires. Cet argumentaire se systématisé à la fin des années 1980, faisant des zoos des Arches de Noé mettant les animaux sauvages à l'abri d'une société destructrice.

Cette mission s'accompagne d'un autre grand récit que Jean Estebanez appelle « le grand voyage de la connaissance »³⁶. Conserver ne suffit pas, il faut également sensibiliser. Les zoos mettent alors en scène l'acquisition de connaissances à travers deux rôles qui pourront tour à tour être endossés par les visiteurs : celui de l'explorateur/chercheur et celui du touriste, deux figures censées pouvoir rencontrer les animaux dans leurs habitats naturels. Mais le récit majeur du zoo, celui qui l'accompagne depuis ses débuts, est certainement celui qui examine la frontière humain/animal. « Les zoos ne peuvent fonctionner que si l'on pense les animaux comme des êtres radicalement différents des humains »³⁷. Enfermer le même est inconcevable, ce qui explique un malaise souvent éprouvé face aux singes dont les expressions nous paraissent si proches. Le zoo est une mise à l'épreuve de cette frontière, que les visiteurs ne cessent de vouloir franchir, cherchant le contact à travers les barreaux ou apposant une main sur une vitre dont la transparence veut effacer la limite qu'elle incarne. À cet égard, suivant l'évolution des sensibilités en regard des animaux, le zoo est passé en un peu plus d'un siècle de la mise en spectacle de l'animal curieux et absolument différent, maîtrisé, mis à part dans des enclos bien délimités, à la mise en scène de la rencontre via des dispositifs qui donnent la sensation de circuler parmi les animaux. Au zoo, en regardant l'autre, l'humain cherche à se définir.

³⁶ Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main ». *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2008, tome 148, pp. 89-105.

³⁷ Estebanez, Jean. Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action. *Les Carnets du paysage*, 2011, vol.21, pp.170-185

Nous l'avons vu, les termes de ce questionnement ne cessent d'être débattus depuis au moins les années 1960 1970. Des recherches en éthologie et en anthropologie ont travaillé à la déconstruction progressive de cette séparation radicale homme/animal à l'origine du zoo. Si pour Jean Estebanez il est possible d'envisager un zoo « véritablement humain »³⁸, c'est-à-dire un zoo qui travaillerait au dépassement d'une frontière entre le monde des animaux et le monde des humains, proposant un point de vue symétrique et donnant à voir des formes de continuité, de porosité entre les espèces, il n'empêche que le dispositif, de plus souple qu'il soit devenu, n'en demeure pas moins fondé sur un principe de captivité et de contrainte. Il s'agit de ne pas oublier l'état de semi-liberté dans lequel se trouvent les pensionnaires du zoo, expression qui en elle-même comporte une contradiction dans les termes et qui indique que la rencontre humain/animal proposée par le zoo a quelque peu les allures d'un mariage forcé. Les parcs zoologiques sont et restent des contenants artificiels pour une rencontre qui ne l'est pas moins. Aux zoos, conservatoires d'espèces en voie de disparition, tels qu'ils se présentent depuis les années 80, répondent des initiatives qui préconisent plutôt de concentrer leurs forces sur la préservation d'espaces naturels et de restituer une place pour les habitats et les animalités sauvages. Ce sont ainsi les territoires et les modalités d'une rencontre entre humains et non humains qui cherchent à se redéfinir.

³⁸ Estebanez, Jean. « Peut-on penser un zoo véritablement humain aujourd'hui ? » In Jankovic Nicolas, *Trois zoos humains*, Paris : Editions B2, 2012, postface

II. Territoires et modalités d'une rencontre renouvelée entre animaux humains et animaux non humains

2.1- Espaces alternatifs de préservation et d'existence pour la faune sauvage

2.1.2. Le sauvage : définitions et plans d'action entre l'Europe et les Etats-Unis (18^{ème} – 21^{ème} siècles)

Fondée en 2019, la coalition *Rewild* se donne une mission en trois termes : *rescue, rehabilitation, release*³⁹. Sauver, remettre sur pied et relâcher. Son cœur de cible, les animaux sauvages sauvés du trafic ou blessés, recueillis et soignés avant d'être relâchés dans des milieux « au plus près de leurs besoins naturels ». Travaillant avec un réseau international de réserves et de sanctuaires, la coalition argumente qu'à contrario de l'étiquette Arche de Noé que veulent se donner les zoos d'aujourd'hui, la véritable conservation de la biodiversité ne peut s'effectuer que par des opérations in situ : « Au regard du peu de retour d'espèces sauvages à la nature, des problèmes génétiques, comportementaux et sanitaires des animaux détenus en zoos de part le monde, la préservation des habitats naturels s'impose comme la solution prioritaire la plus adaptée pour participer de manière forte et concrète à la conservation.⁴⁰ » L'achat de territoires est ainsi présenté comme l'une des clés de voute de l'action de l'ONG. Les principes d'action de *Rewild* peuvent être lus en regard de la notion de « ré-ensauvagement » dont la coalition tire son nom anglais et qui est à relier à l'histoire du « sauvage » tel qu'alternativement il a pu être défini aux Etats-Unis et en Europe. Pour mieux saisir les enjeux contemporains d'un ré-ensauvagement et mettre à jour le type de relation qu'il vise à ré-organiser entre humains et non humains, hors de la domesticité et de l'élevage, il convient de faire un retour sur cette histoire du « monde sauvage », construction culturelle occidentale.

Dans un article intitulé « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? »⁴¹, Régis Barraud et Michel Périgord, géographes, restituent

³⁹ <https://rewild.org>

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Barraud Régis, Périgord Michel. « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? » *L'Espace géographique*, 2013, 3, tome 42, p. 254-269.

une part de cette histoire. Les deux auteurs situent l'émergence d'un goût pour la nature dite sauvage et vierge dans la bourgeoisie anglaise de la fin du 18^{ème} siècle. Modernisation agricole, industrialisation et urbanisation croissante ont opéré de profonds et rapides changements dans les paysages. L'élite urbaine, dégagée du travail de la terre, se fait alors médiatrice d'une vision « sentimentale » de la nature qui valorise deux nouveaux modèles de paysages, dignes d'être peints et susceptibles d'intéresser les voyageurs : le pittoresque et le sublime. A la même période, aux Etats-Unis, le terme *wilderness*, du vieil anglais *wildeer or ness* - lieu où vivent les bêtes sauvages - a d'abord une connotation péjorative. Les pionniers, à la conquête de nouveaux territoires, se heurtent à une nature vécue en première instance comme hostile. Au fur et à mesure que l'espace domestique gagne du terrain, la crainte laisse place à la fascination. Puissance et beauté de ces nouvelles terres deviennent un objet d'émerveillement. Dans la première moitié du 19^{ème} siècle, ce sentiment est nourri par des écrivains tels que Henri David Thoreau et Ralph Waldo Emerson et par des naturalistes tels que John Muir. Comme en Angleterre, la pensée d'une dégradation de la nature sauvage par l'homme va petit à petit conduire à l'émergence d'un mouvement de préservation. Espace d'expérience spirituelle, refuge contre les maux de la société, la *wilderness* mérite d'être préservée.

Régis Barraud et Michel Périgord notent que deux options seront posées pour le maintien d'espaces sauvages : la préservation et la conservation, la première, défendue par John Muir, mettant l'accent sur la valeur intrinsèque, esthétique, de ces espaces, d'intérêt parce que beaux, beaux parce que sauvages, tandis que la seconde y verra un réservoir de ressources à utiliser. Les premières actions de patrimonialisation de la nature se matérialiseront par la création de parcs et de réserves à la fin du 19^{ème} siècle : création de la réserve de Yosemite en 1864 et du parc du Yellowstone en 1872. En Suisse, le parc national de la Basse-Engadine, créé en 1909, constituera un premier modèle de réserve intégrale selon un principe de non-intervention humaine. Hors des circuits touristiques, à la différence de nombreux parcs américains, le parc de la Basse-Engadine sera plébiscité par les scientifiques comme un laboratoire grandeur nature et servira de prototype pour l'établissement d'un réseau international de protection de la nature.

Plusieurs dates clés viendront ensuite jalonner l'histoire de ces « actions de patrimonialisation de la nature qui valorisent l'imaginaire du sauvage, prônent la préservation de la spontanéité des processus biophysiques et la reconquête d'espaces à haut niveau de

naturalité »⁴². En 1964, aux Etats-Unis, est signé le *Wilderness Act* qui donne un cadre juridique à la notion éponyme et qui indique un mode de gestion de ces espaces dans lesquels « l'homme est un visiteur qui ne reste pas »⁴³. Les zones de *wilderness* sont des zones caractérisées comme faiblement anthropisées, propices à l'expérience de la solitude et aux activités de récréation (sans véhicule motorisé ni balise). L'Union internationale de conservation de la nature (UICN), créée en France en 1948, intègre la notion de *wilderness* dans sa classification des espaces protégés. Les « *wilderness areas* » apparaissent ainsi parmi les aires les moins modifiées par l'action humaine. Le début des années 1990 marque un moment d'amplification inédite, à l'échelle européenne, du mouvement de promotion de la nature sauvage. Le principe de non intervention, prôné par les partisans d'une protection totale, est mis en œuvre avec la création d'une ceinture verte européenne initiée dans une forêt de Bavière en 1989. Transfrontalier, ce projet permettra sur une large étendue l'expérimentation des principes du ré-ensauvagement et de la biologie dite de conservation. Face au constat de menace et d'appauvrissement des espaces de nature vierge en Europe, de nombreuses initiatives de *rewilding* voient le jour à la fin des années 1990. A titre d'exemple, le réseau Pan Parks⁴⁴ dont l'objectif est de labelliser des espaces protégés d'au moins 10000 hectares, notamment des cœurs de parcs nationaux existants déjà.

En ce qui concerne la France, Régis Barraud et Michel Périgord associent le renouvellement des idées du sauvage, à la fin des années 1980, à la ré-appropriation par le milieu de la gestion forestière de la notion américaine de *naturalness*, naturalité ou intégrité naturelle. Cette notion va servir à caractériser des espaces entre deux pôles opposés, avec « d'un côté du spectre des milieux intacts de toutes modifications humaines (pensées comme des dégradations) et, de l'autre, un monde totalement artificialisé.⁴⁵ » Les réseaux « Forêts sauvages » et « Rivières sauvages » reposent sur cette idée.

Ces différentes initiatives mettent l'accent sur les « services écologiques » que peut rendre la nature sauvage, alternative à la reprise agricole ou industrielle des espaces ruraux. Ainsi la plaquette de présentation de « Forêts sauvages » fait-elle la liste des bénéficiaires à

⁴² Barraud Régis, Périgord Michel. « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? » *L'Espace géographique*, 2013, 3, tome 42, p. 254-269.

⁴³ Extrait de la définition de *wilderness*, rédigée pour le *Wilderness Act* par Howard Zahniser de la Wilderness Society (Société pour la protection de la nature) : « un lieu où la terre et sa communauté de vie ne sont point entravés par l'homme, où l'homme est un visiteur qui ne reste pas. »

⁴⁴ Le réseau Pan Parks fut initié en 1997 par la WWF (Fonds Mondial pour la Nature) pour allier protection de la nature et tourisme durable via un réseau européen d'aires protégées.

⁴⁵ Barraud Régis, Périgord Michel. « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? » *L'Espace géographique*, 2013, 3, tome 42, p. 254-269.

retirer d'un mode de gestion visant la haute naturalité : « Notre objectif : redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité : limitation de l'effet de serre, régulation du cycle de l'eau ; épuration de l'eau et de l'air ; formation des sols ; diminution de l'érosion, riche biodiversité, lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...⁴⁶ » Ce néo-préservationisme, qui puise sa rhétorique dans la pensée du sauvage de l'Amérique du XIXème siècle, produit en contrepoint une vision des modes de vie urbains que Régis Barraud et Michel Périgord jugent souvent caricaturale. Outre cette « urbaphobie »⁴⁷, les deux auteurs déplorent une tendance à « condamner l'homme à son rôle de grand perturbateur et à enfermer le paysan dans un rôle strictement destructeur »⁴⁸.

2.1.2. Espaces protégés, espaces séparés ?

Ninon Maillard, historienne du droit, porte elle-aussi un regard critique quant à la mise en réserve du patrimoine naturel. Dans l'article intitulé « L'espace protégé, un nouvel Eden ? »⁴⁹, elle questionne la nature des rapports entre l'homme et les animaux qu'organise ce type de gestion de la nature, une gestion qui, selon elle, emprunte son idéal dans une lecture approximative voire abusive du mythe fondateur biblique. La référence au Jardin d'Eden, dit-elle, est une constante de la culture occidentale dès lors qu'il s'agit d'imaginer un espace d'harmonie entre l'homme et l'animal. Des zoos, convoquant l'image d'un paradis perdu, aux réserves africaines, sur un continent que les européens ont identifié comme le plus proche de cette nature originelle, le jardin d'Eden est convoqué de manière à la fois nostalgique et programmatoire. La recherche d'une harmonie entre les vivants prendrait appui sur lecture anthropocentrée du texte biblique, la mise en défens de la nature ne reposant d'ailleurs pas sur autre chose qu'une nécessité de la préserver de l'action de l'homme, notamment celle des chasseurs, interdits d'entrée sur ces territoires protégés. Ninon Maillard propose une relecture du mythe qui, selon elle, n'entend pas positionner l'homme autrement que comme une espèce

⁴⁶ http://www.forets-sauvages.fr/automne_modules_files/pdocs/public/r90_10_plaquette_presentation_fs.pdf

⁴⁷ Barraud Régis, Périgord Michel. « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? » *L'Espace géographique*, 2013, 3, tome 42, p. 254-269.

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Maillard, Ninon. « L'espace protégé, un nouvel Eden ? » *Revue semestrielle de droit animalier*, [En ligne], 2016, 1. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/omij/publications-2/revue-semestrielle-de-droit-animalier/>

parmi les espèces, dans un jardin cosmologique où « minéral, végétal, animal et humain forment un tout appelé la Création ⁵⁰»

Or l'homme, par Dieu, s'est vu attribuer un ministère, un rôle à jouer dans le premier jardin ; c'est le sens et l'étendue de ce rôle qui est à reprendre selon l'historienne. Dans son *Evangile animal*⁵¹, Andrew Linzey, théologien anglais, rappelle que ce règne accordé par Dieu à l'homme n'a pas d'autre finalité que l'harmonie. Sa mission de commandement n'est pas un permis de domination ni d'exploitation et encore moins de dévoration. L'homme, missionné par le créateur, doit veiller en gardien sur la création pour un juste partage des richesses. Sur cette terre d'abondance, l'animal est une compagnie, pas une nourriture. Sans interdit explicitement posé, pénalement parlant, la règle est implicite et vise le maintien de cet équilibre originel. L'homme doit donc veiller sur la création, c'est-à-dire la protéger pour la conserver. « C'est la notion de conservation, écrit Ninon Maillard, qui rapproche les espaces protégés du jardin d'Eden »⁵². Délimitant des territoires placés sous réglementation juridique, l'homme semble reprendre le fil de sa première mission, dans un contexte environnemental et climatique qui peut rappeler sa chute : « l'être humain expulsé du jardin de la Genèse s'est pensé en dehors d'un monde qu'il a par ailleurs abîmé »⁵³. Le droit, qui intervient ici en quelque sorte pour réparation, a longtemps servi d'outil pour légitimer la domination humaine. Indexé à une lecture humano-centrée du mythe originel, le droit a autorisé la surexploitation humaine des ressources, aidé en cela par la vision naturaliste occidentale du monde. L'intérêt très contemporain de l'homme pour son environnement marque, selon Ninon Maillard, le fait que pendant la plus grande partie de son histoire il se soit représenté comme le « seul acteur dans un décor sur lequel il a la main »⁵⁴.

Alors, questionne l'historienne, la création de réserves indique t'elle un changement de perspective à cet égard ? Rien n'est moins sûr selon elle car la gestion des espaces protégés ne travaille pas dans le sens d'un rapprochement entre humains et non humains, bien au contraire. La faune y est protégée par un système de clôtures et de dispositifs pénaux. La distanciation demeure dans cette organisation territoriale qui, avant toute chose, est une gestion des ressources par l'homme et pour l'homme. Dans sa version taxonomique,

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Linzey, Andrew. *Animal Gospel*. Londres : Hodder & Stoughton, 1998

⁵² Maillard, Ninon. « L'espace protégé, un nouvel Eden ? » *Revue semestrielle de droit animalier*, [En ligne], 2016, 1. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/omij/publications-2/revue-semestrielle-de-droit-animalier/>

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Ibid.

l'approche scientifique de la biodiversité serait ainsi une manière de faire l'inventaire de ressources qu'il s'agit de continuer à maîtriser, matériellement et intellectuellement. Si l'historienne ne remet pas en question la nécessité de faire face à l'urgence écologique, à laquelle viennent répondre les espaces protégés, elle note cependant que ces mêmes espaces n'opèrent pas, à ce jour, la tout aussi nécessaire reconsidération de l'animal en tant que «sujet d'une vie », pour reprendre les termes du juriste américain Tom Regan⁵⁵. Plus Arche de Noé que jardin d'Eden, réserves animalières comme on pourrait dire réserves alimentaires, ces espaces ne protègent pas tant les individus qui y habitent que le système de domination qui les a générés. Il ne s'agit pas de protéger des individus animaux qui ont une existence propre mais des ressources et du patrimoine, tout comme les zoos ne conservent pas des individus mais des spécimens. Ninon Maillard conclue son analyse ainsi : « l'espace protégé n'est donc ni un lieu de rencontre entre l'humain et l'animal ni un espace de dialogue. C'est une zone circonscrite au sein de laquelle l'homme gère une nature objectivée dont il reste séparé.⁵⁶ »

Des chercheurs tels que Baptiste Morizot, philosophe, et Stéphanie Chanvallon, anthropologue, partagent ce même constat quant au rôle ambigu joué par les réserves et les sanctuaires. Dans l'état actuel des choses dit Stéphanie Chanvallon, ces dispositifs permettent tout au moins d'éviter la mise en présence des espèces à protéger d'avec l'homme⁵⁷. Ils restituent des territoires à des animaux qui ne sont plus obligés de subir de manière frontale les activités humaines, qui les transforment presque systématiquement en objets : objets de contemplation dans les zoos, objets de trafic et de braconnage, objets de consommation, d'expérimentation, etc. Mais, solution d'urgence face à la dévastation des faunes et des flores, ces espaces à part sont également pour les deux chercheurs un pis-aller quant au véritable travail à mettre en œuvre, celui de la déconstruction d'un système de catégorisation du vivant qui n'a d'autre finalité que la domination et l'exploitation. Ils sont une re-territorialisation qui ne questionne nullement la véritable frontière, celle de la répartition ontologique occidentale entre homme et animal. Or ce sont bien les divisions, les séparations qui sont à interroger. Les listes qui classent les êtres selon leur degré d'utilité pour l'espèce humaine, celles qui relèvent de ce que Baptiste Morizot nomme la « métaphysique judéo-chrétienne de l'intendance »⁵⁸,

⁵⁵ Concept développé par Tom Regan dans son ouvrage *The Case for Animal Rights* paru en 1983 aux éditions University of California Press

⁵⁶ Maillard, Ninon. « L'espace protégé, un nouvel Eden ? » *Revue semestrielle de droit animalier*, [En ligne], 2016, 1. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/omij/publications-2/revue-semestrielle-de-droit-animalier/>

⁵⁷ Chanvallon, Stéphanie. « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible ». *Carnets de géographes* [En ligne], 2013, 5. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/cdg/1057>

⁵⁸ Morizot, Baptiste. « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène ». In Beau Rémi et Larrère Catherine. *Penser l'Anthropocène*. Paris : Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

qui essentialise certains animaux sauvages comme nuisibles, compétiteurs territoriaux de l'homme.

Ces espaces protégés peuvent par ailleurs avoir comme effet pervers, pense le philosophe, de valider une lecture erronée de l'Anthropocène vu alors comme la période d'une hybridation absolue entre les humains et les non humains. Dans cette lecture, non seulement plus aucun espace sur terre n'échapperait aujourd'hui à la mainmise de l'homme, mais aussi plus aucun animal ne vivrait sans avoir été essentiellement modifié par et pour l'homme. L'un des buts des espaces protégés serait ainsi en quelque sorte d'éviter les mutations par contamination. Or pour Baptiste Morizot, une autre lecture de l'Anthropocène est possible, non pas comme l'ère d'une hybridation absolue mais celle d'une « cohabitation généralisée et rapprochée avec le reste du vivant »⁵⁹, cette cohabitation ne faisant pas disparaître la possibilité du sauvage, si tant est que celui-ci soit également redéfini. Dans un article intitulé « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène », Baptiste Morizot propose de reconsidérer l'altérité sauvage alors même qu'il pose ce postulat : les animaux sauvages ne sont plus dans un ailleurs de primalité pure (ce que sous-entend pour lui la conception romantique de la wilderness), ils sont parmi nous. Mais être parmi nous ne signifie pas pour autant qu'ils soient comme nous. Le philosophe emprunte ici à la théorisation de l'éco-évolution⁶⁰ pour pointer la dynamique de cohabitation entre les animaux sauvages et les activités humaines. Contrairement à la surdomestication, pensée par l'ethnologue André-Georges Haudricourt comme la transformation génétique forcée d'une espèce pour des intérêts exclusivement humains, les animaux sauvages sont quant à eux soumis à des processus de sélection dite créative : du fait de transactions continues avec un environnement complexe, les corps sont bien modifiés mais uniquement dans l'intérêt propre de l'espèce. Baptiste Morizot emprunte ici à la langue des signes amérindiennes pour qualifier le mode d'existence des animaux sauvages : loups, renards, fouines, chevreuils, sangliers...existent « par eux-mêmes »⁶¹. Non pas en autonomie absolue, dans un espace vierge de toute présence

⁵⁹ Morizot, Baptiste. « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène ». In Beau Rémi et Larrère Catherine. *Penser l'Anthropocène*. Paris : Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

⁶⁰ L'éco-évolution étudie les dynamiques d'évolution interdépendantes entre individus et environnements.

⁶¹ « Il existe un geste dans la langue des signes amérindienne (langue véhiculaire qui permettait aux différentes tribus des plaines de communiquer entre elles), qui consiste à se heurter les côtes de la main droite, du sabre de la main, main en coupe, paume vers le haut. Les traducteurs le trahissent par le syntagme « par soi-même ». C'est le même geste qui est traduit par « sauvage », et qualifie les autres animaux, du Grizzly au bruant indigo, qu'on croisait depuis les Badlands du Dakota jusqu'aux mesas d'Arizona. » in Morizot, Baptiste. « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène ». In Beau Rémi et Larrère Catherine. *Penser l'Anthropocène*. Paris : Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

humaine, dans une nature intacte, intouchée, mais selon ce que l'auteur qualifie d'« interdépendance souple avec un milieu complexe »⁶².

A la biologie de la conservation, qui pense garder intacts des écosystèmes du passé, Baptiste Morizot trouve pertinent de substituer une écologie de la réconciliation⁶³ dont l'outil principal serait la diplomatie. Sur un territoire commun, il ne s'agit plus de garder les frontières d'espaces protégés mais de trouver le *modus operandi* d'espaces partagés. Cette opération, qui met en présence des altérités et des besoins hétérogènes, demande en effet de la diplomatie. Préserver la biodiversité doit dépasser une logique uniquement numéraire pour viser une appréhension plus qualitative de la diversité des modes d'existence. Ce qui est appelé ici c'est un nouveau mode de relation aux autres animaux, qui les pose non plus en objets mais en sujets.

2.2 – Apprendre à connaître les animaux non humains : quels dispositifs d'observation non invasifs ?

2.2.1 – Pour une éthologie des animaux sujets

En complémentarité avec cette nouvelle approche territoriale, l'appel est ainsi lancé à un renouvellement des méthodes de l'éthologie, science qui étudie les comportements des animaux, en milieu naturel et/ou en laboratoire. Considérant les modalités d'une rencontre opérante avec les animaux sauvages, c'est-à-dire une rencontre qui permettrait de les saisir au plus près de leur singularité existentielle, Marie Renoue et Pascal Carlier⁶⁴, sémioticiens, rappellent en premier lieu que pendant très longtemps l'éthologie a uniquement considéré les animaux comme des objets offerts à la science pour dégager, en creux, le propre de l'homme. L'être humain en maître étalon, scientifiques et philosophes ont traditionnellement opté pour une logique soustractive, attribuant à l'homme des compétences déniées ou accordées selon des degrés moindres aux autres animaux : le langage, la culture, les outils, la conscience, l'intelligence, etc. Sous couvert d'étudier le comportement des animaux, cette

⁶² Ibid.

⁶³ Le concept d'une écologie de la réconciliation a été développée par Michael Rozenzweig, professeur d'écologie et de biologie évolutive dans son livre *Win Win Ecology*. L'idée étant la suivante : puisqu'il est impossible d'imaginer préserver l'ensemble de la biodiversité dans des espaces protégés, autant veiller à maintenir cette biodiversité au cœur même des milieux anthropisés. L'homme doit agir directement au sein des écosystèmes dont il fait partie pour favoriser la préservation de la biodiversité locale.

⁶⁴ Renoue, Marie et Carlier, Pascal. « Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique : des exemples, de la pieuvre au faucon... entre autres. » *Actes sémiotiques* [En ligne], 2014, 117. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5207>

éthologie cherche avant tout les spécificités de l'homme et, dès lors, pensent les deux auteurs, ne va protéger que ce qui lui ressemble. Prenant l'exemple d'un rat de laboratoire enfermé dans une boîte de Skinner⁶⁵, Marie Renoue et Pascal Carlier pointent les limites d'un système d'observation qui fait de l'animal un technicien au comportement aisément modélisable : placé dans la boîte, le rat est conditionné à actionner un levier, soit pour obtenir de la nourriture soit pour faire cesser des décharges électriques. Ne cherchant que la confirmation du modèle explicatif posé en cadre initial (le rat peut apprendre à actionner un levier si on le conditionne à cela), cette analyse laisse de côté la créativité comportementale du rat qui va répondre à la commande de différentes manières : en mordillant le levier, en appuyant ses deux pattes avant dessus pour se dresser, en sautant dessus. Cherchant à produire des analyses transposables d'une espèce à une autre, écartant pour cela les comportements incongrus, inexplicables, ce positionnement éthologique n'aboutit au final qu'à un nivellement ontologique, au même titre que la taxonomie ne peut rien dire des faits et gestes d'êtres qui naviguent entre deux classes.

Pour sortir d'un cadre d'observation anthropocentré, il faut aller visiter les hors-champs de ces existences qui valent en soi et non uniquement dans un rapport à l'homme. Il faut opter pour une logique additive qui place les animaux en sujets, riches de potentialités, détenteurs de caractéristiques et d'un mode de relation au monde qui leur sont propres. Baptiste Morizot et Stéphanie Chanvallon partagent cette idée que les comportements aberrants peuvent être des portes d'entrée pour appréhender, en toute modestie et sans volonté d'emprise, ces essences animales qui nous résistent. Cette éthologie additive se donne comme objet d'étude les subjectivités animales, celles d'individus percevant et agissant. C'est ici la nature même du face à face qui change, avec la reconnaissance d'une intersubjectivité.

Quand elle s'attache alors à découvrir, dans la mesure du possible, la singularité de l'être au monde d'une espèce, l'éthologie se dote d'outils conceptuels tels que la sémiotique et la phénoménologie. A partir de cette approche a pu notamment être formulé un concept clé pour la reconnaissance de l'existence de mondes animaux hétérogènes, comprenant celui de l'animal humain : Jakob Von Uexhüll, naturaliste et biologiste allemand, a ainsi forgé le concept d'*Umwelt*, traduit en français par milieu. Chaque espèce, voire chaque individu, vit dans un milieu qui lui est propre, déterminé par les stimuli et les signes que son organisation interne, sa physiologie lui fait percevoir et transformer en actions. Chaque animal construit

⁶⁵ Dispositif expérimental mis au point en 1930 par le comportementaliste américain Burrhus Skinner pour tester, au sein d'une cage, les conditionnements opérants de l'animal étudié qui, selon les réponses données aux stimuli, recevra récompense ou sanction.

son propre univers à partir de ses interactions – perceptions et actions. Marie Renoue et Pascal Carlier formulent ainsi la question qui, dès lors, se pose à l'éthologue : comment savoir ce que sont ces Umwelt ? Il s'agit avant toutes choses de quitter certains présupposés dont les deux chercheurs font ainsi la liste : « (i) Nous les faisons vivre dans un monde d'objets. (ii) Nous leur projetons la conscience d'un corps avec des limites bien définies. (iii) Nous les faisons vivre dans le même espace que le nôtre. (iv) Nous tendons à faire comme si le sens de la vue était le plus important pour eux. »⁶⁶ Or rien de cela n'est un acquis scientifique qui peut se dispenser d'une mise à l'épreuve empirique.

Ouvrant à cette remise à plat des a priori concernant la connaissance des animaux, l'éthologue néerlandais F.J.J Buytendijk proposera notamment l'idée que, pour la majorité des animaux, les objets non ni sens ni existence en soi. Ils ne sont, pense-t'il, que ce que l'animal percevant en fait pour agir. Marie Renoue et Pascal Carlier donnent un exemple illustrant cette idée : « Mon chien court à la porte, si, par mon comportement je crée pour cet animal une situation de promenade, car dès lors la porte exerce par sa signification une influence attractive.⁶⁷ »

La notion d'espace va être questionnée plus généralement pour déterminer la nature des relations entretenues entre un animal et le territoire sur lequel il évolue. Pour différencier les espaces animaux, Jakob von Uexküll envisage les perceptions possibles d'une espèce qui vont trianguler un territoire via le toucher (appropriation tactile), la vue (appropriation visuelle) et le mouvement soit le pas directionnel. Au même titre que les objets, les espaces n'ont pas d'existence en soi et se confondent avec les usages qu'en font les individus : nids, territoires de chasse, zones interdites aux rivaux, etc. Marie Renoue et Pascal Carlier citent l'étude menée par Michel Dubois sur les singes capucins vivant dans des enclos forestiers au Brésil⁶⁸. Introduisant un même objet successivement dans les différents sous-espaces fonctionnels de ces enclos, le chercheur a constaté que l'artefact semblait prendre des sens différents selon la fonction du lieu en question. De cet exemple, Marie Renoue et Pascal Carlier tirent la conclusion suivante : là où, pour l'espèce humaine, usages, comportements, objets et temporalités hétérogènes peuvent se superposer en un même endroit, sans pour autant que la

⁶⁶ Renoue, Marie et Carlier, Pascal. « Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique : des exemples, de la pieuvre au faucon... entre autres. » *Actes sémiotiques* [En ligne], 2014, 117. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5207>

⁶⁷ Ibid.

⁶⁸ Dubois, Michel et Carlier, Pascal. « Cognition située chez le singe capucin ». *Revue d'Intelligence Artificielle*, 2005, pp. 253-264.

signification locale de cet endroit ne disparaisse (un ballon dans une cuisine ou un ballon dans une chambre reste un ballon ; la cuisine avec ou sans ballon reste une cuisine, qu'il soit 9h du matin ou minuit), le milieu de certaines espèces telles que le singe capucin consiste en une juxtaposition de « zones comportementales » qui ne peuvent se confondre. La notion d'espace géographique qui convient à l'animal humain, n'est ici pas pertinente.

2.2.2 – Rencontre avec des animaux sauvages : quand le désir est réciproque

En dehors de la simple acquisition de connaissances de l'humain sur les animaux qu'il observe, il est aussi question, pour certains auteurs, d'envisager une réciprocité de la découverte, ce que sous-tend, dans leurs écrits, l'utilisation du mot « rencontre ». Peut-il y avoir une appréhension mutuelle des protagonistes humains et non humains qui aboutisse à une saisie, même partielle, de ce qui fonde l'existence de l'autre ? Pour tenter de répondre à cette question, Marie Renoue et Pascal Carlier en appellent aux notions d'assimilation et d'accommodation développées par Jean Piaget à propos de la connaissance : « Dans la perspective piagétienne, la connaissance n'est pas un état mais un processus adaptatif en continu devenant. Ce processus prend la forme d'une constante interaction entre le sujet et l'objet, se manifestant par l'alternance des processus d'assimilation et d'accommodation. L'assimilation consiste en une modification de l'objet par les schèmes ou structures de connaissance dont dispose le sujet. L'accommodation se réfère à une modification plus ou moins importante des schèmes du sujet en fonction des résistances que les objets imposent à leur assimilation. L'adaptation du sujet à l'objet repose sur l'équilibre de l'assimilation et de l'accommodation. ». Marie Renoue et Pascal Carlier avancent qu'il ne peut y avoir véritablement rencontre entre un homme et un animal que si leur mise en présence aboutit à une forme d'accommodation. La réadaptation mutuelle de leurs cadres de compréhension originels est une condition sine qua non pour que, de part et d'autre, puisse être appréhendée l'altérité existentielle en présence. La domestication peut permettre cette accommodation par habitude en favorisant le développement de « compétences » mises au service de la compréhension interspécies. Ainsi, selon F.J.J Buytendijk, en va t'il du chien qui, du fait d'une cohabitation prolongée avec l'humain, a pu mettre certaines de ses caractéristiques physiologiques (acuité visuelle et auditive) et un mode d'organisation sociale hérité de ses ancêtres (vie en meute, attention à ses congénères) au service d'une saisie de l'intentionnalité humaine. Qu'en est-il, alors, des animaux sauvages ? Ici aussi, pensent Marie Renoue et Pascal Carlier, l'accommodation est obligatoire, l'être humain étant d'abord assimilé à un

danger potentiel. La qualité de la rencontre dépendra en particulier du niveau de conscience de soi du protagoniste sauvage. Moins l'individu en question aura la capacité à se considérer et, par conséquent, à considérer l'autre comme une entité unifiée et pérenne, plus son appréhension de cet autre sera liée à un espace/temps particulier. Aussi, en fonction du moment, du lieu, mais aussi des dispositions de l'animal en cet instant précis, l'humain rencontré pourra prendre une signification différente. Dans ces conditions, les réactions de l'animal sauvage seront imprévisibles et la rencontre potentiellement dangereuse.

Plus généralement, quand deux êtres habitant des mondes de perceptions différentes se font face, peut-on imaginer qu'ils puissent communiquer ? Qu'ils puissent se transmettre des informations leur permettant mutuellement de mieux se connaître ? Si certains philosophes tels que Thomas Nagel ont répondu par la négative⁶⁹, argumentant que sans la possibilité réelle d'adopter le point de vue de l'autre espèce, nous ne pouvons saisir son expérience du monde et donc le situer en tant qu'être, Marie Renoue et Pascal Carlier proposent quant à eux de redéfinir les enjeux de la communication. Sans socle commun, il n'y a en effet aucune certitude possible quant à la transmission effective de messages qui puissent être interprétés à partir de systèmes de signification homogènes. Il n'y a pas non plus la possibilité d'être assuré des intentions de celui qui nous fait face. Face à ce constat, les deux auteurs proposent l'alternative d'une « communication du malentendu », telle que définie par Christine et Véronique Servais : « admettre que l'émetteur et le récepteur disposent nécessairement de versions différentes de l'interaction ... c'est replacer l'altérité au cœur d'une communication qui est réussie parce qu'on accepte de mal se comprendre.⁷⁰ »

Ne pas vouloir comprendre à tout prix, c'est laisser à l'autre la liberté de son altérité. Cette acception de la communication est un appel à la modestie et à la sensibilité. Un seul canal ne semble pas suffire pour rencontrer l'autre. Stéphanie Chanvallon et Baptiste Morizot le rappellent : les espaces animaux, sauvages, sont des mondes de signes. Si l'absence de compréhension est réciproque, la communication non verbale est un terreau alternatif pour l'approche. « Suivre des pistes animales, identifier des traces, se courber, faire silence, débusquer »⁷¹, autant d'engagements possibles du corps pour, à partir des sens, appréhender la présence de l'autre animal sur un territoire, pour un temps, partagé. Anthropologue plongeuse,

⁶⁹ Nagel, Thomas. « What Is It Like to Be a Bat? » in *The Philosophical Review*, Vol. 83, No. 4 (Oct., 1974), pp. 435-450, Duke University Press

⁷⁰ Servais, Christine et Servais, Véronique. « Le malentendu comme structure de la communication ». *Questions de communication*. 2009, 15, pp. 21-49

⁷¹ Chanvallon, Stéphanie. « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques » . *Natures Sciences Sociétés*. 2016, vol. 24, 1, pp. 57-66.

philosophe sur la piste des loups, Stéphanie Chanvallon et Baptiste Morizot sont des chercheurs sur le terrain qui prônent des recherches non plus in vivo mais in situ. Il ne s'agit plus d'observer en faisant l'économie de sa propre animalité, de sa propre corporalité et, partant, de sa propre mise en danger. Le corps et la sensibilité sont des outils pour aller véritablement vers l'autre, en laissant de côté, le plus possible, les pré-pensés. Une attention soutenue à l'environnement, au comportement de l'animal en face, une qualité de présence à soi et à ses ressentis, autant de conditions nécessaires à la rencontre. Aussi et surtout, de la patience et l'acceptation de la furtivité, voire de l'absence ou de l'invisibilité car toute rencontre en milieu sauvage est affaire, si ce n'est de hasard, tout au moins de désir, celui d'un aller vers l'autre, qui concerne aussi bien l'humain que le non humain.

Conclusion

Ce dossier a pris comme point de départ la curiosité non tarie de l'humain occidental à l'égard d'animaux qui, dans son environnement proche à la préhistoire ou sur des terres plus lointaines, découvertes puis conquises, entre le 16^{ème} et le 19^{ème} siècles, lui sont apparus étranges, beaux, féroces, dangereux, exotiques... Il a fait le lien entre cette irrésistible envie de voir ces animaux et celle de les posséder, après les avoir chassés, puis de les exhiber, pour la science ou pour le divertissement, pour la démonstration qu'ils sont devenus le trésor des princes et des nations conquérantes. Cette curiosité, pour ne pas dire cet appétit, est toujours vivace, même si lions, tigres, éléphants ne sont plus des inédits dans l'imagerie occidentale. Il n'est qu'à constater le bestiaire permanent déployé par artistes, graphistes, publicitaires⁷² pour savoir que l'humanité a besoin des autres animaux pour se penser, construire des images de son environnement et, plus fondamentalement, pour exister. Mais, nous l'avons vu, ce besoin n'est pas sans conséquence et les mises en relation entre humains et non humains peinent à dépasser des formes d'utilitarisme. La civilisation occidentale a largement usé d'appropriation pour amasser ses richesses, réparties en collections dans ses musées d'art et d'animaux, dans les zoos qui, malgré les évolutions dont nous avons fait l'exposé, ne proposent, in fine, qu'une relation inégalitaire et déséquilibrée entre les protagonistes humains et non humains, respectivement libres et contraints.

Les mésusages, par l'homme, des ressources de la planète n'ont plus à être prouvés, même si une conscience écologique a travaillé à ralentir l'érosion galopante de la biodiversité. Le monde sauvage connaît des plébiscites mais sa constitution et la nature même des relations vivantes au sein des écosystèmes continuent, pour les auteurs cités dans notre deuxième partie, d'être mal posées. Baptiste Morizot et Stéphanie Chanvallon notamment en appellent à la formulation d'une nouvelle éthique de la relation aux animaux sauvages, à défaut de quoi les initiatives de préservation, méconnaissant leur objet, finiront par échouer, parce qu'elles n'auront pas permis d'instaurer un nouveau rapport, respectueux et durable, entre les êtres. L'importance à préserver la biodiversité ne doit, dès lors, pas être envisagée sous le seul point de vue comptable, elle doit aussi s'appuyer sur le versant positif de la curiosité à l'égard des animaux. Une curiosité qui s'accompagne d'une volonté de laisser place à une véritable diversité des modes d'existences, de laisser vivre et être des individus différents, sans rapport de hiérarchie ni privilèges.

⁷² Cf. annexe n°4 p. 40

Notre deuxième partie a ainsi cherché à suivre la piste d'une libération animale, envisageant les nouveaux territoires d'existence attribués ou réattribués aux animaux non humains, quand ceux-ci ont d'abord été enfermés, matériellement ou symboliquement. Parce qu'au final, c'est bien d'un nouveau partage des terres dont il s'agit, imaginant que l'humain ne soit plus le seul décideur des périmètres à circonscrire, mais aussi selon cette idée, développée par Baptiste Morizot, que les espaces ne sont plus tant à distinguer suivant une opposition binaire sauvage/civilisé mais comme des aires de cohabitation, de coprésence et de diplomatie. En corolaire de ces nouvelles considérations géographiques, c'est aussi sur le terrain ontologique que ces chercheurs, à l'instar de Jacques Derrida⁷³, nous incitent à repenser les démarcations essentielles entre les êtres et à restituer aux animaux non humains un droit de regard. Avec les développements d'une éthologie du sujet, l'altérité n'est plus à réduire et l'observation des animaux s'est muni du concept d'agentivité, emprunté au psychologue américain Albert Bandura et défini comme suit : « capacité des individus à être des agents actifs de leur propre vie, c'est-à-dire à exercer un contrôle et une régulation de leurs actes. » Plus largement, la construction d'une subjectivité animale en sciences sociales a permis la prise en compte, dans l'appréhension des animaux non humains, de leurs motivations, de leurs intérêts à agir et de leur désir de faire.

Cette notion de désir nous apparaît fondamentale quand il s'agit de considérer les relations entre humains et animaux sauvages. Concernant la volonté d'une mise en présence, ce dossier a commencé par interroger ce désir du côté humain, sondant sa profondeur et ses desseins, plus ou moins avouables, plus ou moins nobles et, surtout ne laissant, la plupart du temps, que peu de choix aux animaux, objets de ce désir, assignés à résidence pour être sous le regard de l'homme, dans une rencontre qu'ils n'ont pas voulue et dont ils ne maîtrisent aucun des paramètres. Ici en réalité, aucun espoir qu'il y ait véritablement rencontre puisque, contraints – par des barrières ou par des dispositifs d'observation inadaptés – les animaux sauvages ne pourront s'adonner qu'à des comportements stéréotypés ou peu révélateurs de leurs potentialités.

Or d'autres relations sont possibles, qui laissent de la place au désir et à la curiosité des animaux sauvages, respectés dans leurs rythmes et leurs modes de vie et qui, après s'être alimentés, reproduits, avoir assuré leur survie, joué, peuvent laisser de la place à l'autre, sans d'autre intérêt que la découverte. Les rencontrer, nous dit Stéphanie Chanvallon, c'est

⁷³ Jacques Derrida fera de la question de l'animal un axe fort de ses recherches philosophiques, commençant par pointer l'inanité du singulier de ce mot, qui selon lui comporte une violence symbolique à l'égard de la pluralité d'existences qu'il entend recouvrir et qui pourtant ne sauraient être contenues dans un seul et même mot.

s'aventurer dans un « entre-deux animal »⁷⁴ complice et intime, espace-temps qui n'existe que dans cette relation fugace inventée par deux êtres singuliers et libres. Ce voyage nécessite une mise à nu, nous dit la chercheuse, pour accueillir ce qui advient hors des paradigmes pré-établis et pour faire corps avec l'expérience du moment. Alors qu'en France, la sensibilité des animaux non humains n'a été reconnue par le droit qu'en 2015⁷⁵, c'est aussi à la sensibilité des animaux humains que des chercheurs tels que Baptiste Morizot et Stéphanie Chanvallon en appellent, pour une reconnexion avec le monde vivant.

Si la considération apportée aux animaux sauvages et aux animaux non humains en général a pu évoluer depuis les premières bornes temporelles considérées dans ce dossier, avec l'avènement de mouvements de défense de la cause animale et l'accélération, depuis les années 1970, du positionnement de ces mêmes animaux comme sujets, il n'en reste pas moins que la société contemporaine ne cesse d'être traversée, à cet égard, de mouvements contradictoires. Rédigé entre avril et mai 2020, alors que les 3/4 des êtres humains de la planète ont été sommés de se replier dans leurs habitats pour cause de pandémie, ce dossier proposera, en conclusion, l'observation suivante : celle d'une double fascination des êtres confinés pour deux phénomènes médiatiques concomitants, délivrés sur la toile et révélateurs, selon nous, des contradictions avancées plus haut. D'un côté, l'imagerie abondante, entre réalité et fiction, vraies et fake news, d'une « nature qui reprend ses droits », montrant des animaux sauvages laissés libres d'occuper des terrains autrement colonisés presque entièrement par l'humanité. De l'autre, le succès, également mondial, de la série documentaire *Tiger Kings*⁷⁶, sorte de Dallas opposant des humains carnassiers et prédateurs, convoitant des fauves qu'ils accumulent à l'excès et qu'ils transforment allégrement en « pets ». En dehors de ces récits sans nuance et sans finesse, proposés massivement, il nous semble donc urgent de continuer à soutenir une pensée des relations entre humains et non

⁷⁴ Chanvallon, Stéphanie. « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible ». *Carnets de géographes* [En ligne], 2013, 5. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/cdg/1057>

⁷⁵ En 2015, les animaux passent dans la loi française du statut de "meuble" à celui « d'êtres vivants doués de sensibilité », pour autant toujours soumis au régime des biens. LOI n°2015-177 du 16 février 2015 « Art. 515-14. - Les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité. Sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens. »

⁷⁶ *Tiger Kings : Murder, Mayhem and Madness* est une mini-série documentaire américaine diffusée depuis mars 2020 sur Netflix et montrant des rivalités assassines et médiatiques entre propriétaires de fauveries et autres parcs animaliers. A noter, le nom de l'un des protagonistes principaux : Jo Exotic, ancien propriétaire du Greater Wynnewood Exotic Animal Park (alias G. W. Zoo) à Wynnewood en Oklahoma, aux Etats-Unis.

humains qui aille dans le sens de cette réconciliation, appelée par Baptiste Morizot, des « usages humains de la planète avec ceux des autres espèces »⁷⁷.

⁷⁷ Morizot, Baptiste. « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène ». In Beau Rémi et Larrère Catherine. *Penser l'Anthropocène*. Paris : Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

BIBLIOGRAPHIE

Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècle)*. Paris, La Découverte, 1998.

Baratay, Eric. « "Ramenez-les vivants!": de la savane au zoo ». *Le bestiaire des voyageurs*, n° spécial *Chemins d'étoiles*. Paris : Transboréal, 2006, 13, p. 82-89

Baratay, Eric et Hardouin-Fugier, Elisabeth. « Les représentations de la nature : l'exemple des zoos ». In *Raison Présente*. Paris : Nouvelles Editions Rationalistes, 1999, pp.39-46.

Barraud Régis, Périgord Michel. « L'Europe ensauvagée : émergence d'une nouvelle forme de patrimonialisation de la nature ? » *L'Espace géographique*, 2013, 3, tome 42, p. 254-269.

Blanchard, Pascal et Victor-Pujebet, Bruno. *Sauvages : au cœur des zoos humains*. Bonne Pioche Productions, Arte France, décembre 2017

Castelas, Anne. « L'objet phare au Biodôme, les enjeux du zoo contemporain ». *Conserveries mémorielles* [En ligne], 2016, 19. Disponible à l'adresse :

<http://journals.openedition.org/cm/2345>

Chanvallon, Stéphanie. « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible ». *Carnets de géographes* [En ligne], 2013, 5. Disponible à l'adresse : <https://journals.openedition.org/cdg/1057>

Chanvallon, Stéphanie. « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques » . *Natures Sciences Sociétés*. 2016, vol. 24, 1, pp. 57-66.

Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main ». *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 2008, tome 148, pp. 89-105.

Estebanez, Jean. « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action ». *Les Carnets du paysage*, 2011, vol.21, pp.170-185

Estebanez, Jean. « Les jardins zoologiques et la ville : Quelle nature pour le Biodôme de Montréal ? ». *Annales de géographie*, 2006, vol. 652, no. 6, pp. 708-731

Estebanez, Jean. « Peut-on penser un zoo véritablement humain aujourd'hui ? ». In Jankovic Nicolas, *Trois zoos humains*, Paris : Editions B2, 2012, postface

Maillard, Ninon. « L'espace protégé, un nouvel Eden ? » *Revue semestrielle de droit animalier*, [En ligne], 2016, 1. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/omij/publications-2/revue-semestrielle-de-droit-animalier/>

Morizot, Baptiste. « Le devenir du sauvage à l'Anthropocène ». In Beau Rémi et Larrère Catherine. *Penser l'Anthropocène*. Paris : Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

Renoue, Marie et Carlier, Pascal. « Une rencontre homme-animal face aux regards sémiotique et éthologique : des exemples, de la pieuvre au faucon... entre autres. » *Actes sémiotiques* [En ligne], 2014, 117. Disponible à l'adresse : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5207>

Servais, Christine et Servais, Véronique. « Le malentendu comme structure de la communication ». *Questions de communication*. 2009, 15, pp. 21-49

1- La Ménagerie de Versailles



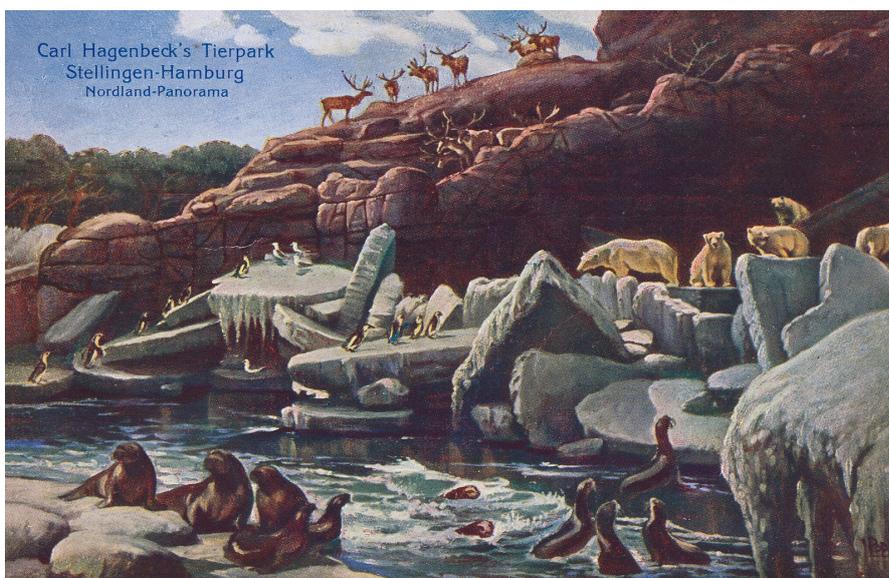
Construite entre 1662 et 1668, la ménagerie de Versailles est l'un des premiers grands projets architecturaux de Louis XIV, conçu comme un lieu d'apparat pour la démonstration de la puissance de son règne. Le bâtiment octogonal central, inscrit au cœur d'une cour qui reprend la forme de sa base, est prolongé par sept cours séparées par des grilles et des murs accueillant oiseaux et animaux exotiques. Depuis le balcon situé au 1^{er} étage du bâtiment, le roi et sa cour pouvaient admirer ces curiosités animales venues du monde entier – colibris, éléphants, dromadaires...

2- Un autre exemple de ménagerie princière : L'Exeter Change à Londres



Résidence des Marquis d'Exeter, *L'Exeter Change*, construit en 1676, accueillera dans ses étages supérieurs une ménagerie entre 1773 et 1829. Lions, tigres, singes et autres espèces exotiques constitueront les pièces maîtresses d'une attraction fortement populaire, jusqu'au transfert, après la destruction du bâtiment en 1829, des animaux au zoo de Londres et au Royal Surrey Gardens.

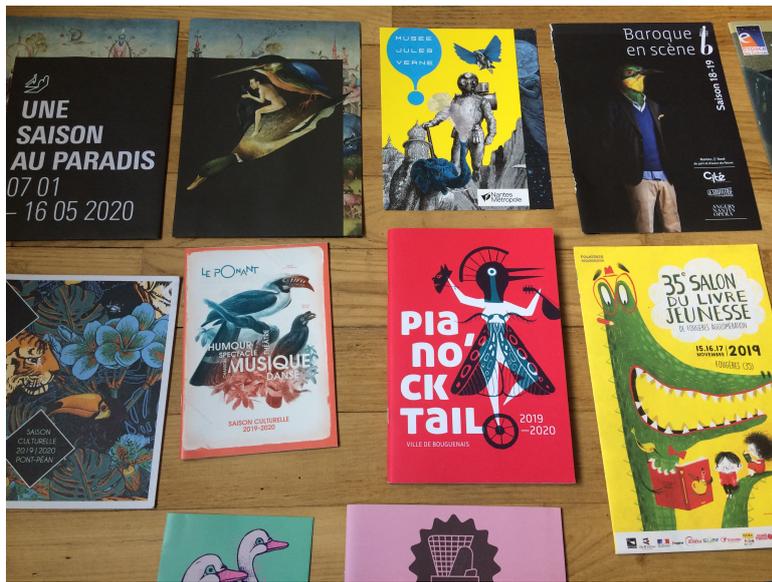
3- Carl Hagenbeck et le paysage zoologique



Pourvoyeur d'animaux sauvages pour les zoos, les foires et les cirques, Carl Hagenbeck est aussi le concepteur de ce que le géographe Jean Estebanez a appelé le « paysage zoologique ». En 1907, il fonde le Tierpark Hagenbeck, « premier zoo sans barreaux » dans

des entrepôts à Stelligen, près de Hambourg en Allemagne. Cette invention aura un retentissement mondial et popularisa l'idée de semi-liberté, dans des parcs visant la reconstitution des habitats naturels en utilisant la présentation des animaux sous une forme panoramique.

4- Compilation de programmes culturels parus entre 2018 et 2020



Edités pour la promotion de programmations artistiques et culturelles dans le Grand Ouest entre 2018 et 2020, ces imprimés montrent la récurrence de la figure animale dans le répertoire des graphistes contemporains. Il serait intéressant de questionner les sources et les motivations de cette inspiration du point de vue des créateurs, mais également d'interroger le rôle de ces images dans les paysages urbains contemporains.